

ARGUS de la PRESSE

21, bd Montmartre - 75002 PARIS

Tél. : 296.99.07

LE MONDE

5, rue des Italiens - 9^e

7 Nov 1980

Photo

Gloria Friedmann

L'Atelier photo du Centre Georges-Pompidou, naguère parfois morne mais quand même un peu plus vivant, est en train de devenir, si on ne le récupère pas sous peu, si l'on ne veut pas le réduire à une de ces nombreuses vannes de désengorgement prévues contre l'affluence, un salon du peu, justement, et du peu élégant, de l'épate déconcertante. Franchement, cela n'a plus rien à voir avec la photo.

Gloria Friedmann, grande fille plutôt belle, ancien mannequin genre suédois, exposée dans la dernière Biennale de Paris (*Le Monde* du 25 septembre), présente maintenant un bricolage artistique à la portée de tous, trois méditations courtes sur l'objet et sa représentation. L'objet tombe de son cadre, se dédouble, à plat ou en relief, on le ramasse par terre, ne pas toucher s'il vous plaît. Sur la photo recolorisée, des jambes habillent les chaussures et, à côté des embauchoirs, bondent les mêmes chaussures. L'artiste s'est évanouie. Elle a tiré une flèche, puis elle a laissé quelques épéchures de pommes sur un étal, mais faut-il voir vraiment dans le talon-aiguille et dans l'épluchure un symbole de l'activité féminine ?

Les petites filles premier degré remarquent que les chaussures ne sont pas très bien colorées, leur professeur de dessin les aurait fait refaire. Les bons gros bonhommes premier degré qui viennent en famille n'en reviennent pas du tout et posent leurs mains sur leurs hanches pour souligner cette sorte d'écarquillage de l'esprit. Le critique premier degré se fera taper sur les doigts : à Beaubourg, une fois le vernissage passé, où l'on a pu convenir, comme le dit la notice, qu'ici l'artiste « traduit une existence physique sur une surface bidimensionnelle » et « intègre la photographie aux contradictions philosophiques de l'art », toutes sortes d'effets comiques se produisent entre l'objet, le lieu et son public.

HERVÉ GUIBERT.

★ Atelier photo du Centre Georges-Pompidou. Jusqu'au 21 décembre.

ARGUS de la PRESSE

21, bd Montmartre - 75002 PARIS

Tél. : 296.99.07

REVOLUTION

B.P. 313

75525 PARIS CEDEX 11

31 Oct 1980

Pour mémoire

Centre national d'Art et de Culture Georges-Pompidou.

Biennale de Paris. Section architecture (jusqu'au 2/11).

Apollinaire et les cubistes (jusqu'au 5/1/1981).

Cartes et figures de la terre (jusqu'au 17/11).

L'enseignement du design graphique et industriel (jusqu'au 1/12).

Musée du Louvre.

Restauration des peintures (jusqu'au 1/12).

Revoir Ingres (jusqu'au 17/11).

Galerie nationale du Grand Palais.

La vie mystérieuse des chefs-d'œuvre, la science au service de l'art (jusqu'au 5/1/1981).

Musée d'Art moderne de la ville de Paris.

Biennale de Paris (jusqu'au 2/11).

Stravinsky (jusqu'au 30/11).

Musée du Petit Palais.

Regards sur la photographie en France au XIX^e (jusqu'au 23/11).

Bibliothèque Nationale.

Nuages/photographies (jusqu'au 6/12).

Société des peintures graveurs français (jusqu'au 31/10).

Centre Culturel du Marais.

Hokusai (jusqu'au 4/1/1981).

Centre Culturel de la Communauté française de Belgique.

Paul Delvaux. (Œuvres sur papier (jusqu'au 3/11).

Galerie de France.

Joël Kermarec (jusqu'au 31/10).

ARGUS de la PRESSE

21, bd Montmartre - 75002 PARIS

Tél. : 296.99.07

LE MONDE

5, rue des Italiens - 9^e

9 Nov 1980

EXPOSITION

Gérard Pascual à Cergy-Pontoise

Choses mortes

Resté sur notre soi au sortir de la Biennale des jeunes, à Paris, il a fallu que le hasard nous transporte au Centre d'action culturelle de Cergy-Pontoise pour enfin nous désaltérer, ou plutôt nous abreuver, d'une ivresse de la mort nourrie de tout ce qui fait la vie. Cela s'exprime dans le jaillissement d'un jeune créateur de moins de trente-cinq ans, se disant « plasticien », qui aurait eu sa place tout indiquée à la Biennale des jeunes. Le comité, qui, lui, a déjà de l'âge, n'en a pas voulu...

Il s'agit de Gérard Pascual et de la petite équipe de prénoms anonymes qui l'aida à réaliser ce « parcours » sur 300 mètres carrés d'une œuvre mûrie depuis sept ans, et qu'il intitule le Temps mort. Beau et juste titre ! Gérard Pascual s'empare sans aucun préjugé de tous les rebuts de la vie, rejetés, dépouillés de leur sens premier, reprenant un autre sens dans un autre contexte et montrant enfin de compte le foisonnement de toutes choses, mortes jadis et naguère, et revivant aujourd'hui sous la main du concepteur avec une autre fonction, un autre esprit et dans une autre cohabitation. Pascual nous entraîne dans le noir par l'entrée des écorchés, ce qui veut tout dire si l'on songe à l'humanité quotidienne. Mais le noir n'est pas funèbre, puisque sur lui se dessinent des milliers de traits vermiculaires blancs, argent et or, créant une sorte de tissu de dentelle qui enveloppe tout un passé détruit pour le faire renaitre.

On est dans le noir, dans l'humour noir et dans l'étalement de nos destructions reconstruites de telle sorte que les objets les plus usuels, les plus banals, jetés au diable, sortis des décharges où l'artiste créateur

puise une pourriture bénéfique en lui donnant une signification nouvelle. Que ce soit une chaussure de dame à haut talon ou un dentier qui voudrait rire encore, que ce soit le modèle d'une traction avant ou un transistor, du linge usagé pour un nouvel usage, une barque qui prend l'eau du temps, enfin dans un habitacle les morts d'antan redressés en gisants, tout cet assemblage perpétue ce qui aurait dû périr à jamais. Désision et jeu de maux, oserais-je dire afin de participer à la vue totale de ce qui apparaît ni comme un rite funéraire ni comme une fête.

L'on peut y voir les strates superposées de civilisations qui mordent la poussière et dans ce baroque un peu échevelé, tel Angkor-Vat, lorsqu'on pénètre dans le final d'une forêt découpée dans le bois ou tout autre matière quelconque, on se souvient de la phrase classique de Valéry : « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. » L'argument de la pensée devient ici argumentation plastique qui évite le littéraire, les objets-acteurs étant présents sous un autre costume. Tout comme le Palais du Facteur Cheval, le Temps mort de Gérard Pascual mériterait un toit permanent, meilleur qu'une mauvaise architecture de hall, d'usine ou de gare. En le sauvegardant, le Temps mort désignerait les civilisations écroulées avant de s'écrouler lui-même dans la plus inquiétante, la plus folle, la plus heureuse et sérieuse loufoquerie. Et tout cela au son d'un tic-tac perpétuel d'un réveil qui prétend ne jamais s'interrompre dans l'infinie corrosion.

PIERRE GRANVILLE.

★ Centre d'action culturelle de Cergy-Pontoise, jusqu'au 23 novembre.